

Dossier de presse

Du 20 avril

Une histoire de famille

au 10 juillet 2022

Collection(s) Robelin

au

MAC LYON



Annette Messenger, *Gants-tête*, 1999  
Gants, crayons de couleur  
178 x 133 cm  
Droits réservés  
© Adagp, Paris, 2022

Musée d'art contemporain  
Cité internationale  
81 quai Charles de Gaulle  
69006 LYON – France

T +33 (0)4 72 69 17 17  
F +33 (0)4 72 69 17 00  
info@mac-lyon.com  
www.mac-lyon.com

Contacts presse :  
Muriel Jaby / Élise Vion-Delphin  
T +33 (0)4 72 69 17 05 / 25  
communication@mac-lyon.com

Images 300 dpi disponibles  
sur demande

<b>Le mot de la commissaire</b>	<b>3</b>
<b>Une histoire de famille</b>	<b>4</b>
<b>L'exposition <i>Une histoire de famille</i> en 12 salles</b>	<b>5-10</b>
<b>En résonance : Éric Poitevin au MBA</b>	<b>11</b>
<b>Simultanément au macLYON</b>	<b>12-13</b>
<b>Le macLYON</b>	<b>14</b>
<b>Infos pratiques</b>	<b>15</b>

L'exposition *Une histoire de famille, Collection(s) Robelin* présente plus de 250 œuvres sur un parcours de 12 salles faisant alterner salles monographiques (Annette Messenger, Thomas Schütte, Bernard Frize, Olaf Holzapfel et Callum Innes) et salles thématiques (Galerie Bama | Fluxus, Abstraction, Lumière | Noir et blanc, Portraits, Architecture, Dessins | Mots, Paysages) sur un étage entier du musée.

Elle invite à découvrir la collection, assez unique en son genre, d'un couple (et d'une famille) de collectionneurs, construite tout au long des cinquante dernières années, et retrace cette passion qui l'a conduit non seulement à vouloir vivre avec des œuvres, mais aussi à rencontrer des artistes et à les suivre dans la durée.

Avec les œuvres de :

Gianfranco Baruchello, George Brecht, Jean-Marc Bustamante, Michael Buthe, Vlassis Caniaris, Franck Chalendar, Erik Dietman, Helmut Dorner, Elger Esser, Robert Filliou, Günther Förg, Hreinn Friðfinnsson, Pia Fries, Bernard Frize, Jochen Gerz, Rodney Graham, Olaf Holzapfel, Callum Innes, Harald Klingelhöller, Annette Messenger, Wilhelm Mundt, Tom Phillips, Pascal Pinaud, Éric Poitevin, Denis Pondruel, Dieter Roth, Thomas Ruff, Anne-Marie Schneider, Thomas Schütte, David Shrigley, Thomas Struth, Hiroshi Sugimoto, Mitja Tušek, Françoise Vergier, James Welling

**Commissaire : Camille Morineau**

**Commissaire associée : Camille Anderson**

En résonance avec l'exposition *Éric Poitevin* au musée des Beaux-Arts de Lyon (voir page 11)

A.M. et M. Robelin citent volontiers la phrase de Robert Filliou : « L'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art. »\*

Initiés à l'art par leur famille, le couple de collectionneurs en hérite une partie des goûts. D'un côté, la collectionneuse grandit plutôt avec une culture musicale, tandis que de l'autre côté les parents du collectionneur, François et Ninon, qui collectionnent eux aussi, seront tous les deux associés à des galeries : la galerie Bama créée en 1971 par Ninon Robelin, et la galerie Nelson créée en 1987 par Philip Nelson, qui s'associera plus tard avec le collectionneur et son père François. Progressivement, le couple Robelin s'affranchit de ces influences et construit une vraie collection d'art contemporain. Une collection discrète, dont la première exposition publique aura d'autant plus d'intérêt qu'elle est restée peu connue pendant ses cinquante ans de construction.

Prenant racine dans les années 1970 avec un héritage conceptuel et anti-esthétique lié au mouvement Fluxus (Michael Buthe, Robert Filliou, Hreinn Friðfinnsson, ou Dieter Roth font partie des premières acquisitions), la collection s'ancre d'abord dans la photographie et le texte (Tom Phillips), avant de s'ouvrir progressivement à la photographie plasticienne, à la peinture, puis à la sculpture. Aujourd'hui, toutes les techniques y dialoguent ; c'est parfois cette coexistence des techniques au sein d'une même œuvre qui préside au choix des artistes. Le couple affectionne, en effet, les artistes capables de travailler aussi bien la peinture que le dessin, la gravure que l'architecture, la petite échelle que la grande échelle. Ils valorisent cette virtuosité technique (que l'on trouve aussi bien chez Erik Dietman qu'Olaf Holzapfel, Annette Messager, Thomas Schütte ou encore Françoise Vergier), mais s'attachent aussi à certains univers très personnels et irréductibles à tout courant ou mode (comme ceux d'Anne-Marie Schneider ou David Shrigley).

Certaines grandes directions structurent la collection et la rendent unique : une exploration complexe de la peinture abstraite d'aujourd'hui (Jean-Marc Bustamante, Helmut Dorner, Bernard Frize, Callum Innes) coexiste avec un inventaire assez précis de la photographie abstraite (Thomas Ruff, Hiroshi Sugimoto, James Welling). La photographie plasticienne est un des noyaux durs de la collection, mais la sculpture y est aussi très présente, déclinée dans tous ses visages et matériaux, jusqu'à l'architecture. Un important fonds d'œuvres graphiques est complété par un goût du couple pour la gravure et les éditions (notamment pour les portfolios de Jean-Marc Bustamante, Tom Phillips, Éric Poitevin, Thomas Ruff, Thomas Schütte, James Welling...).

Les artistes de la collection sont finalement peu nombreux car les deux collectionneurs aiment suivre les œuvres de près, les gardent, développant souvent des amitiés fortes avec certains qu'ils collectionnent depuis longtemps : Olaf Holzapfel, Harald Klingelhöller, Éric Poitevin, Thomas Ruff et Thomas Schütte... Le couple a soutenu sur le temps long les artistes qui prennent des risques et se renouvellent, jusqu'à se remettre en cause, et l'on peut en dire autant de leur collection : complexe, innovante, étonnante, elle met au même plan des artistes connus et peu connus, des français et des étrangers, toutes tailles et media confondus (dessins, éditions, estampes, peintures, photos, sculptures). Depuis 2008, les Robelin s'en tiennent à une liste d'une vingtaine d'artistes, suivis avec attention depuis leur premier achat

jusqu'aujourd'hui. Ni la mode, ni le marché n'ont jamais influencé le couple, qui se désintéresse des artistes confinés dans un seul vocabulaire, une seule forme, une technique signature. Une fois aimé et choisi, l'artiste est collectionné avec enthousiasme, à condition que tous les deux s'accordent sur le choix des œuvres.

La fidélité aux artistes qu'ils collectionnent et à leurs œuvres donne le ton et l'esprit de cette collection tout à fait personnelle. Elle repose sur des coups de cœur, puis s'enrichit d'une connaissance approfondie des œuvres, voire des personnes qui les ont produites. La collection Robelin témoigne d'un art de vivre le présent, à l'aune d'un passé proche ou lointain, où l'admiration pour un artiste peut coexister avec une profonde amitié.

Née d'une histoire de famille et relayée par une longue vie commune qui forme le socle des choix d'artistes, puis de chaque œuvre (toujours en accord), leur collection a renoué avec la famille... puisque leurs deux enfants et leurs conjoints collectionnent à leur tour.

Afin de montrer à la fois la complexité et la cohérence de ces choix ainsi que leur amplitude temporelle, il a été choisi de faire alterner des salles monographiques (selon l'ordre d'apparition : Annette Messager, Bernard Frize, Thomas Schütte, Callum Innes, Olaf Holzapfel) et des salles thématiques (Galerie Bama | Fluxus, Abstraction, Lumière | Noir et blanc, Portraits, Architecture, Dessins | Mots, Paysages).

Les œuvres d'Éric Poitevin ont été choisies en fonction de son exposition concomitante au musée des Beaux-Arts de Lyon.

Camille Morineau, commissaire

\* Robert Filliou : *L'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art*, Québec, Éditions Intervention, 2003



Camille Morineau  
Photo : Valérie Archéno

### Catalogue

Une publication bilingue français-anglais de 264 pages avec 325 illustrations, coéditée avec les Éditions Lienart, Paris, accompagnera l'exposition.

Il comprendra, entre autres, un entretien des collectionneurs avec Camille Morineau ainsi qu'un essai de Julie Verlaine, historienne de l'art, retraçant l'histoire des galeries Bama et Nelson.

Prix de vente : 30 €

- 1975-1990 : influence de la galerie Bama

Dès 1975 (avec Tom Phillips), approchant tous deux la trentaine, le couple commence à collectionner, principalement les artistes exposés par la galerie Bama, rue du Bac à Paris, créée et dirigée par Ninon Robelin, la mère du collectionneur.

L'esprit du mouvement Fluxus – qui faisait de l'art un prolongement de la vie – le lien entre image et texte, et enfin une certaine forme d'humour, caractérisent les choix de cette période et restent encore à l'œuvre aujourd'hui.

- 1988-2006 : influence de la galerie Nelson

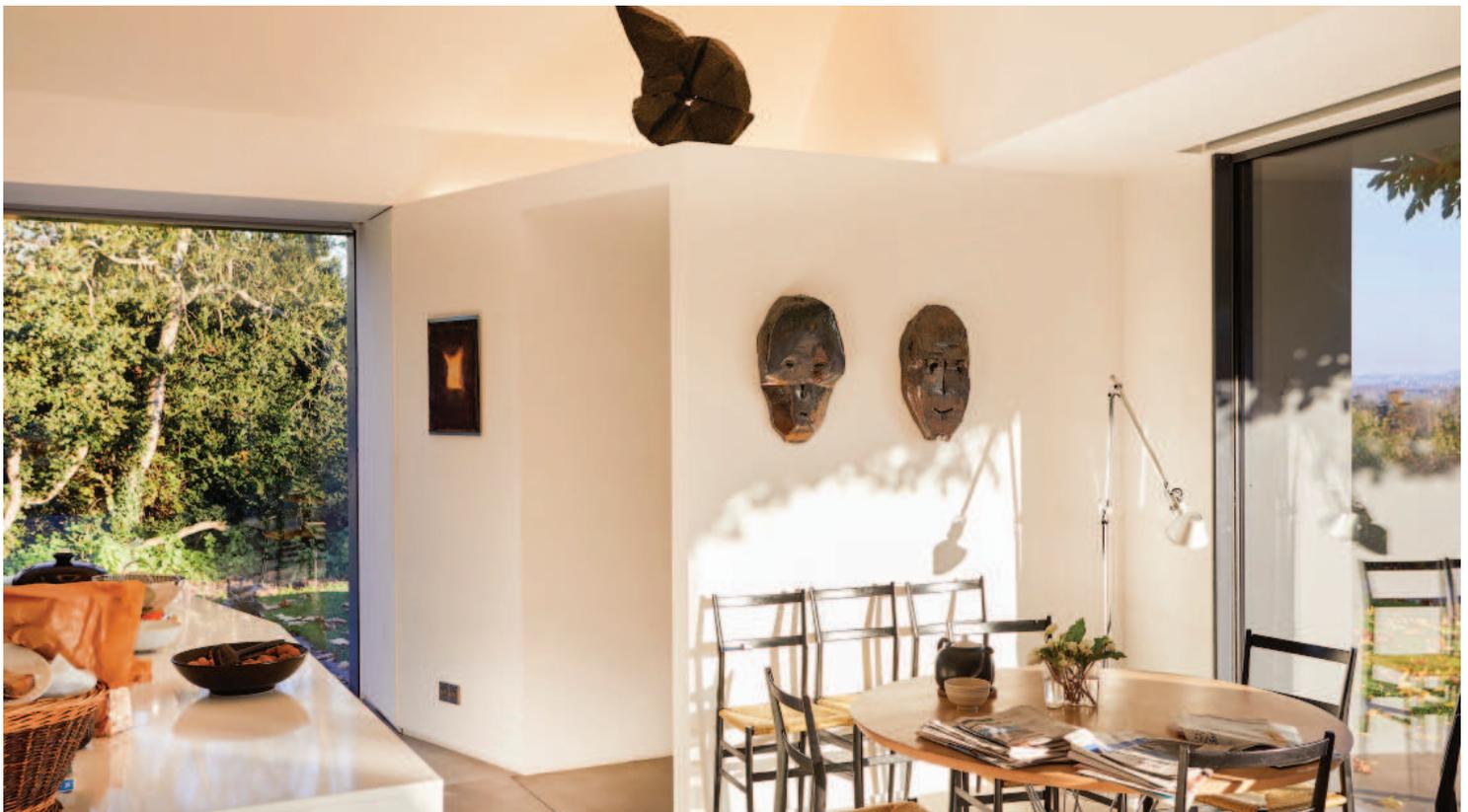
Philip Nelson, auquel le collectionneur et son père François s'associent pour soutenir la galerie Nelson (créée à Lyon en 1983, puis installée à Paris en 1993), fait découvrir au couple de nouveaux artistes, y compris lorsqu'ils ne sont pas représentés par la galerie (comme Elger Esser, que le couple collectionne à partir de 1999).

- 2006-2009 : la mort prématurée de leur ami galeriste Philip Nelson rapproche le couple de Thomas Schütte, dont Philip était à la fois le galeriste et l'ami.

- 1996-aujourd'hui : autonomie progressive

La cinquantaine venue, disposant de plus de temps et de moyens financiers, le couple voyage et découvre de nombreux nouveaux artistes lors de visites de musées, foires et biennales d'art contemporain.

Depuis 2008, seules les œuvres d'artistes déjà présents dans la collection sont achetées. Aujourd'hui, les éventuelles nouvelles pièces sont choisies avec leurs deux enfants et leurs conjoints qui collectionnent aussi de leur côté.



Dans le coin repas, *Yellow Pillow* et deux *Masques* de Thomas Schütte et *Inverted Q* de Claes Oldenburg

## Salle 1 : Galerie Bama | Fluxus

Pilier de la galerie Bama et proche ami des parents du collectionneur, Robert Filliou est un artiste phare du mouvement Fluxus, dont l'entrée dans la collection en 1984 suscite l'étonnement de l'entourage du couple. L'esprit de Fluxus – les assemblages à partir d'objets trouvés, l'humour dérisoire et la poésie – est l'un des socles de la collection, qui évolue peu à peu vers une curiosité plus large pour l'association entre dessins, textes et photographies. Ainsi des œuvres de Dieter Roth, Tom Phillips, George Brecht et Hreinn Friðfinnsson sont parmi les premières à entrer dans la collection. Des liens d'amitié se tissent avec certains artistes, notamment Jochen Gerz et Erik Dietman, très proches aussi des parents du collectionneur. Autre artiste phare de la galerie Bama, le peintre Michael Buthe creuse un autre sillon : une peinture libérée de tout préjugé, qui inclut l'objet, sa propre destruction ainsi que des installations.



Michael Buthe, *Das Haus*, 1987-1988  
Collage et huile sur toile  
175 x 204 x 5 cm  
Photo : Jérôme Aubanel  
© Adagp, Paris, 2022

## Salle 2 : Annette Messenger

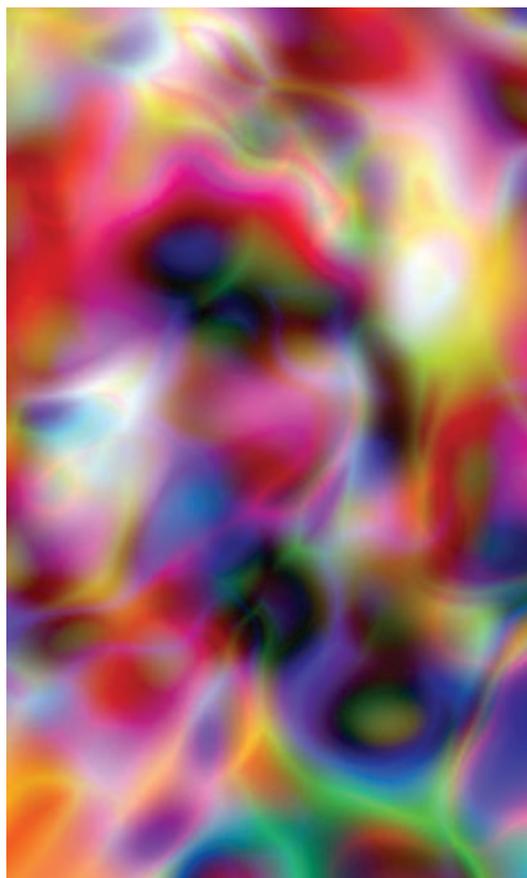
À la fin des années 1980, et grâce à certaines expositions de la galerie Bama, notamment « Mes enluminures » (1989) et « Faire des histoires » (1990), le couple découvre Annette Messenger et débute en 1990 la collection de ses œuvres. Attiré au départ par l'association entre texte et photographie dans le travail de l'artiste, le couple se plonge bientôt dans la diversité technique et iconographique de l'œuvre, dont la collection témoigne de la richesse. Œuvres sur papier, caoutchouc, crayons et vêtements composent le vocabulaire d'une artiste protéiforme qui n'hésite pas à porter un regard acerbe sur le monde, où s'assume un point de vue féminin, souvent critique.



Annette Messenger, *Trophée (main avec diable)*, 1986-88  
De la série *Mes Trophées*, 1986-1988  
Acrylique, fusain, pastel sur photographie noir et blanc  
81,5 x 52,5 cm (encadré)  
Droits réservés  
© Adagp, Paris, 2022

## Salle 3 : Abstraction

Ce sont des abstractions plurielles qui se déclinent dans la collection Robelin. Souple chez Franck Chalendar et géométrique chez Olaf Holzapfel, flottant sur plexiglas chez Jean-Marc Bustamante, l'abstraction peinte peut naître du pinceau... ou sans lui. La plupart des peintres de la collection font travailler le hasard ou des protocoles plutôt que des gestes volontaires. Helmut Dorner fait basculer ses plexiglas pour créer ses formes, Pascal Pinaud écrase des mines de crayon, Mitja Tušek lance des câbles ou écrase deux tableaux l'un contre l'autre ; Bernard Frize édicte des protocoles. On trouve le pendant de cette « peinture sans pinceau » dans une série de « photographies sans appareil photo » qui font jouer le hasard avec une forme de virtuosité. Ce choix de renouveler ces deux techniques en supprimant leur instrument principal pour parvenir à l'abstraction est à la fois « réfléchi et non réfléchi », mais il est central dans l'identité de la collection et lui donne son caractère tout à fait unique. James Welling a été le pionnier d'une génération de photographes abstraits et devient célèbre avec ses *Dégradés* très picturaux, des photogrammes colorés ; tandis que les *Substrats* et *Zycles* de Thomas Ruff sont produits sur ordinateur.

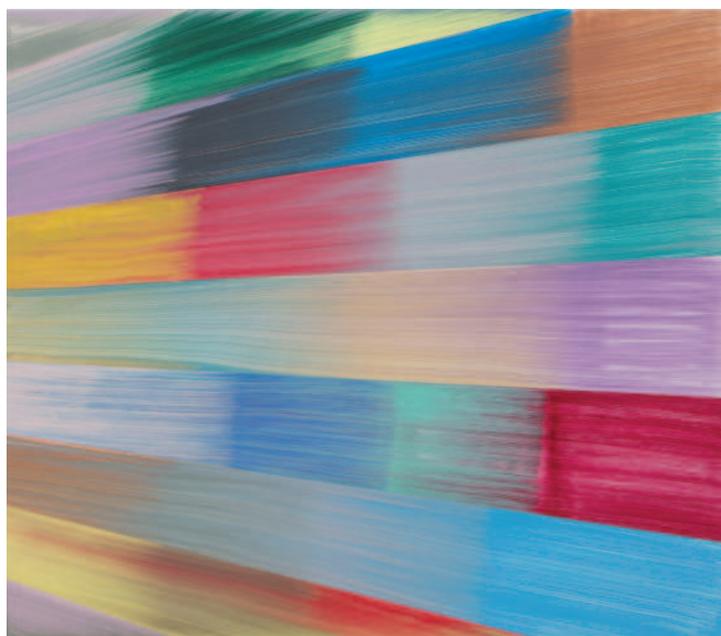


Thomas Ruff, *Substrat 19 1*, 2003  
Éd. 1/5  
Tirage chromogène  
205 × 130 cm (encadré)  
© Adagp, Paris, 2022

## Salle 4 : Bernard Frize

Découvert à l'occasion de son exposition au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris (MAMVP) en 1987, date d'entrée dans la collection de la grande pièce *Villahermosa*, Bernard Frize est depuis collectionné régulièrement pour la grande diversité de ses techniques.

De la peinture craquelée du « bol » (*Sans titre, article japonais*) des années 1980 jusqu'à ses grandes pièces à plusieurs mains des années 2000, en passant par les séries réalisées à partir de « peaux » de peinture séchée, les collections des Robelin proposent une vision rétrospective du travail de l'artiste. C'est une passion maintenant partagée par leurs enfants et leurs conjoints, qui le collectionnent aussi... « Nous sommes toujours surpris et émerveillés de voir comment des protocoles préalables rigoureux, voire austères, donnent naissance à des œuvres aussi plastiquement séduisantes. »



Bernard Frize, *Dril*, 2013  
Acrylique et résine synthétique sur toile  
132,5 × 150,5 cm  
Droits réservés  
© Adagp, Paris, 2022

## Salle 5 : Lumière | Noir et blanc

Nombre d'œuvres de cette salle ont souvent été exposées ensemble lors d'accrochages chez les Robelin ; elles ont en commun de décliner, dans de multiples techniques, l'absence de couleur. C'est donc un bon résumé de la collection, qui commence par une fascination pour la photographie noir et blanc, et notamment l'œuvre de Jochen Gerz. La lumière est souvent le sujet central de la photographie ; c'est un sujet récurrent des photogrammes de James Welling jusqu'à ses œuvres intitulées *Sources of Light*. La lumière donne aussi son titre à la célèbre série de sérigraphies sur plexiglas de Jean-Marc Bustamante. Hiroshi Sugimoto travaille la temporalité longue avec ses écrans de cinéma où les films surexposent la pellicule photographique, ou ses éclaircs qui dessinent de véritables zébrures graphiques. Ce sont les années-lumières que Thomas Ruff représente en agrandissant au hasard des images d'archives de l'European Southern Observatory (Chili) . Un mélange subtil de hasard et de durée construit les peintures en noir et blanc de Bernard Frize (par temps de séchage des « suites »).



Hiroshi Sugimoto, *Lightning Fields* 226, 2009-2010  
De la série *Lightning Fields*, 2009-2010  
Tirage gélatino-argentique  
60,3 x 48,9 cm  
Photo : Jérôme Aubanel

## Salle 6 : Thomas Schütte

Le couple découvre Thomas Schütte à la fin des années 1980 à la galerie Nelson à Lyon, où s'effectuent les premiers achats d'œuvres de l'artiste. C'est pendant la maladie de Philip Nelson puis après sa mort en 2006 que le couple se rapproche de Thomas Schütte, dont Philip Nelson était, en même temps que le galeriste, un ami proche. Ensemble, l'artiste et les collectionneurs mettent au point la construction de *One Man House* (2006-2009), première réalisation à l'échelle 1 des architectures de Thomas Schütte, qui est aussi un hommage au galeriste et vieil ami Philip Nelson. Depuis, se sont construites une véritable amitié avec l'artiste ainsi qu'une collection représentative de toutes les étapes et techniques de son travail : celle-ci comprend aquarelles, sculptures en verre et céramique, peintures sur céramique, sans oublier les portfolios de gravures (qui semblent au couple « souvent être la forme la plus aboutie des sujets de prédilection de l'artiste »).



Thomas Schütte, *Masque n°8*, 1994  
Céramique vernissée  
54 x 29 x 8 cm  
Photo : OH Dancy  
© Adagp, Paris, 2022

## Salle 7 : Portraits

Deux grandes séries photographiques constitutives de la collection, achetées à dix ans d'écart, renouvellent profondément la question du portrait. Acquise en 2006, la série des *Anciens Combattants* d'Éric Poitevin rassemble cent portraits de vétérans de la Grande Guerre, dans la tenue qu'ils ont choisie. Intégrés dans la collection en 1997, les *United Enemies* de Thomas Schütte sont la seule œuvre photographique de l'artiste présente dans la collection : il prend en gros plan les visages grimaçants des petites poupées en pâte à modeler du même titre, liées ensemble et posées sur des socles. La série de gravures *Alte Freunde* (2010) complète ce travail sur le visage masculin, que ses sculptures en verre déclinent au féminin sur un mode plus apaisé. Pour finir, des dessins et une sculpture de David Shrigley donnent une tonalité humoristique à cette salle.



Éric Poitevin, *Aristide [Émilien] Aubin* (détail), 1984-85  
Série *Anciens Combattants*, 1984-1985  
Ensemble de 100 photographies noir et blanc  
50 x 40 cm (encadré)  
Droits réservés  
© Adagp, Paris, 2022

## Salle 8 : Architecture

Le couple de collectionneurs a longtemps travaillé dans l'immobilier et parallèlement n'a cessé de réaliser des travaux dans les maisons successives qu'ils ont occupées, eux ou leurs enfants ; ce n'est donc pas un hasard si le thème de l'architecture est l'un des fils rouges de leur collection. C'est également un thème récurrent chez Thomas Schütte, qui le traite de façon régulière dans ses portfolios de gravures, où de grandes sous-thématiques se dessinent dont certaines sont présentes dans la salle : les *Woodcuts* font aboutir à une échelle monumentale des motifs datant des années 1980 ; la série des *Bunkers* et celle des modèles d'architecture sont presque aussi récurrentes. La photographie d'architecture est l'une des caractéristiques de l'école de photographie allemande (Thomas Ruff, Günther Förg), mais elle a en réalité été lancée par le photographe américain James Welling, qui photographie un Los Angeles vernaculaire à la fin des années 1970 puis, dix ans après, les bâtiments d'Henry Hobson Richardson.



Thomas Schütte, *Modell für ein Museum*, 1981-89  
Bois  
42,8 x 54 x 20 cm  
Photo : OH Dancy  
© Adagp, Paris, 2022

## Salle 9 : Callum Innes

Le couple regarde attentivement le travail de Callum Innes, découvert dans l'exposition « Abstraction, abstractions : géométries provisoires » (1997) au Musée d'art moderne de Saint-Étienne, avant de réaliser une première acquisition d'une œuvre de l'artiste à la foire d'art contemporain de Chicago en 1999. Ils suivent ensuite le développement de son œuvre tout en construisant une grande proximité avec l'artiste, à qui ils rendent souvent visite en Écosse. Cette section rassemble les grandes étapes du travail de ce peintre qui, plutôt que d'appliquer la peinture, l'enlève. Avec la térébenthine, il travaille les différentes formes d'effacement de la couche picturale.



Callum Innes, *Exposed Painting, Cadmium Orange*, 1996  
Huile sur toile  
170 x 162,5 cm

## Salle 10 : Dessins | Mots

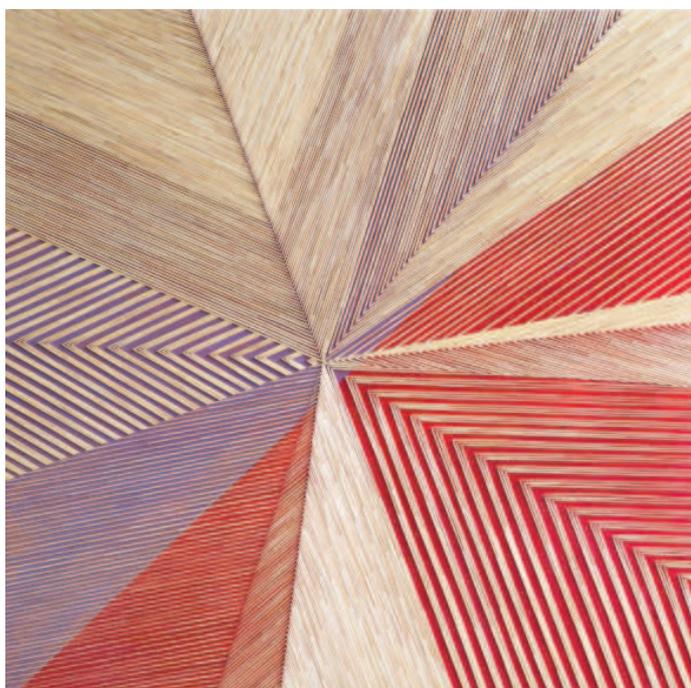
Dans la collection Robelin, l'association œuvre graphique | mots est héritée de la collection de François et Ninon Robelin où l'art conceptuel dialoguait avec les influences de Fluxus. Chez les deux collectionneurs, cette poésie du papier devient plus contemporaine et s'incarne dans quelques personnalités fortes d'artistes suivis avec enthousiasme. Découvert à la fin des années 1990 à la foire de Berlin, David Shrigley les attire d'abord par ses dessins et leur humour noir, puis ils collectionneront ses sculptures. Vue pour la première fois à la galerie Papillon en 1996, Françoise Vergier fascine aussi bien par la finesse de son dessin que par sa sculpture, souvent associés aux formes féminines. La féminité d'Anne-Marie Schneider est acérée, parfois violente voire désespérée. Elle a été découverte à l'occasion de son exposition au Musée d'Art Moderne de la ville de Paris (MAMVP) en 2003, puis achetée régulièrement à la galerie Nelson. C'est aussi dans cette galerie que leur attention se porte sur le travail de mise en sculpture du langage de l'allemand Harald Klingelhöller. Cet artiste, devenu un ami du couple qui le suit depuis 2006, sera le premier à réaliser une commande pour le jardin de leur résidence dans la région lyonnaise.



David Shrigley, *Untitled*, 1999  
Découpage, collage, agrafe, papier  
78 x 78 cm (encadré)  
Droits réservés  
© Adagp, Paris, 2022

## Salle 11 : Olaf Holzapfel

Découvert à la foire de Bruxelles en 2004 où il est représenté par la galerie berlinoise Johnen, il séduit immédiatement le couple avec ses peintures géométriques complexes et subtiles ; après un premier achat, le couple visite son atelier à Berlin et commence à développer des relations personnelles avec lui. Impressionnés par la diversité de son travail, notamment sa virtuosité technique, les Robelin le collectionnent dans tous les médiums qu'il utilise, de la peinture abstraite géométrique en trompe l'œil au travail de la paille en peinture et sculpture, ainsi que l'entre-deux peinture/sculpture que sont ses plis en plexiglas. Une commande lui est passée d'une architecture à pleine échelle de pont sur un cours d'eau.



Olaf Holzapfel, *Straw Flower*, 2018  
Paille, peinture sur bois | Straw, paint on wood  
136 x 136 cm  
Droits réservés

## Salle 12 : Paysages

Les « paysages » déclinés ici sont souvent métaphoriques ; ils jouent de l'indétermination entre figuration et abstraction, entre photographie et peinture. Ne pas savoir ce que l'on regarde invite à s'interroger sur son regard et à se laisser aller plus librement à la contemplation des formes. Le sous-bois d'Éric Poitevin que le couple appelle « le Pollock » – titre finalement adopté par l'artiste lui-même – résume cette hésitation entre peinture et photographie. Elle trouve son écho dans un tableau abstrait de Bernard Frize, que ses vagues et ses couleurs font ressembler à une œuvre du japonais Hokusai. Elger Esser, découvert grâce à Philip Nelson en 1999, se fait une spécialité du paysage, photographié par lui ou retravaillé par l'intermédiaire de vieilles cartes postales. Beaucoup de ses images sont informées par le temps et par l'histoire, en particulier la série documentant les falaises d'Étretat à partir des dessins inclus dans les lettres que Maupassant malade écrivait à Flaubert pour décrire les lieux où il s'arrêtait pour se reposer.



Elger Esser, *115 Granville*, 2005  
Tirage chromogène sur Diasec Face/Forex  
120 x 190 cm (encadré)  
Droits réservés  
© Adagp, Paris, 2022

## Éric Poitevin au musée des Beaux-Arts de Lyon

**Du 20 avril au 28 août 2022**

Invité par le musée des Beaux-Arts de Lyon à travailler à partir de ses collections, l'artiste Éric Poitevin a eu carte blanche pour produire de nouvelles photographies en résonance avec les œuvres de son choix : Lucas Cranach, Odilon Redon, Frans Snyders, Francisco de Zurbarán... L'artiste porte ainsi un nouveau regard sur certaines œuvres connues ou moins connues du public, en les faisant dialoguer avec son propre travail photographique. Éric Poitevin propose ainsi un parcours et un éclairage totalement inédit qui offre des perspectives aussi évidentes qu'inattendues sur son œuvre et sur les collections.

Né en 1961 à Longuyon (Meuse), Éric Poitevin est l'une des figures les plus importantes de la photographie contemporaine française. Diplômé de l'école d'art de Metz en 1985, l'une des seules formations qui proposait alors un cursus en photographie, Éric Poitevin a enseigné à l'École supérieure des arts décoratifs de Strasbourg puis à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Nancy. Depuis 2008, il est professeur à l'école des Beaux-Arts de Paris. Très attaché à sa région et ses paysages façonnés par les combats de la Première Guerre mondiale, Éric Poitevin vit et travaille à Mangiennes, dans le département de la Meuse.

Éric Poitevin a très tôt privilégié la prise de vue à la chambre photographique. Cette technique implique un matériel lourd et un temps de pause long. Au-delà de ces apparentes contraintes, ce procédé impose à l'artiste d'anticiper la construction de l'image tout en offrant un rapport particulier au temps et la possibilité de développer une véritable relation avec les sujets photographiés. Avec ses séries de portraits, de nus, de paysages ou d'animaux morts, Éric Poitevin semble au premier abord reprendre le fil de la tradition picturale, en réinterprétant les grands genres qui la composent. Cependant, ses mises en scènes qui tendent à l'épure intègrent de subtils écarts vis-à-vis des images rémanentes de l'histoire de l'art : l'artiste joue plutôt avec ces références et réfute toutes filiations trop directes ou littérales. Éric Poitevin renvoie en effet à une autre histoire, celle de la photographie.

Commissaires : Sylvie Ramond et Céline Le Bacon



Éric Poitevin, *Sans titre (Cerf allongé)*, 2005  
Tirage chromogénique, signé, ed. de 3, 177,5 x 320,5 cm (encadré)  
Collection(s) Robelin  
© Adagg, Paris, 2022

Cette œuvre est présentée au musée des Beaux-Arts de Lyon dans l'exposition *Éric Poitevin*

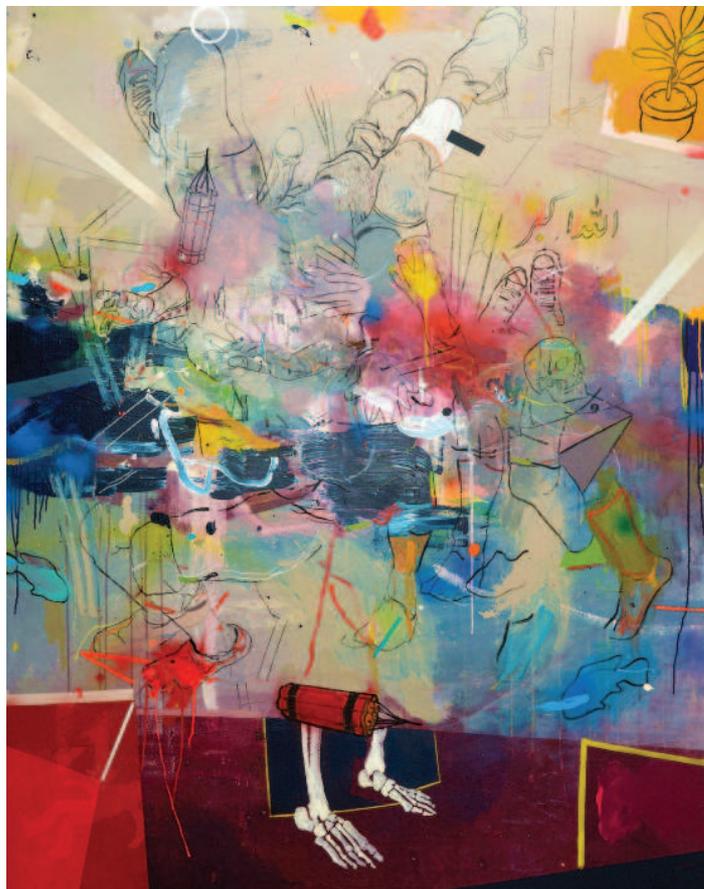
## Thameur Mejri, *Jusqu'à ce que s'effondrent mes veines (États d'urgence)*

du 11 février au 10 juillet 2022

Thameur Mejri (\*1982, Tunis) brouille les frontières entre l'intime et le public afin de confronter les valeurs individuelles et collectives, en particulier celles de la société tunisienne contemporaine. À cette fin, il prend le corps humain comme outil de mesure du possible et des interdits, faisant de celui-ci un élément central de sa pratique artistique.

Au travers de dessins, de vastes compositions sur toiles tendues ou flottantes et de peintures à même le mur, les œuvres de Thameur Mejri remettent en question les notions d'humanisme et de construction de l'être humain à l'échelle de la société, en représentant plusieurs paradoxes qui émergent de ces pratiques politiques et culturelles. Avec une certaine violence, que ce soit dans la composition de ses toiles ou dans le vocabulaire pictural qu'il utilise, l'artiste tente de déconstruire les mécanismes de pouvoir et de contrôle mis en place par les systèmes politique, économique, culturel et religieux en Tunisie et, par extension, au Maghreb.

Son iconographie précise et profuse constitue un processus critique de nos rapports avec les objets et les symboles qui nous entourent au quotidien et qui imposent, consciemment ou non, certaines formes d'aliénation.



Thameur Mejri, *The Walking Target*, 2020  
Acrylique, fusain et pastel sur toile  
180 x 150 cm  
Courtesy de l'artiste et Selma Feriani Gallery, Tunis/Londres

## *Little odyssee*, La collection présentée aux enfants

du 11 février au 10 juillet 2022

Le Musée d'art contemporain de Lyon expérimente la co-conception d'une exposition avec un groupe d'étudiants du master Patrimoine et Musées, parcours Médiations Culturelles et Numérique de l'Université Lyon 3. Cette exposition constituée exclusivement à partir d'œuvres de sa collection est pensée tout particulièrement pour les enfants. Les étudiants, accompagnés par un comité scientifique, s'immergent dans la découverte de la riche collection du macLYON pour en mettre en lumière sa singularité, et proposent une exposition résolument tournée vers les préoccupations du jeune public dans toute sa pluralité, plaçant cette démarche au centre de leur processus de réflexion. Prenant en compte le cheminement d'un enfant dans les salles, son attention, ses acquisitions sensorielles, son bien-être, ils s'attachent à optimiser la rencontre avec l'œuvre.

L'exposition *Little odyssee* est conçue comme un parcours sensoriel en trois parties, inspirées par les cycles de développement d'un enfant : une ode à la découverte et à l'expérimentation.

Elle questionne l'interaction de son corps avec les environnements, illustrant les différents degrés de rencontre du petit visiteur avec le monde. Cheminant de l'intérieur vers l'extérieur, et de la perception physique à l'approche plus intellectuelle, les plus jeunes rencontrent l'art dans toutes ses dimensions.

Cette initiative s'inscrit dans le cadre des nombreux projets de développement culturel du macLYON, conçus avec des établissements scolaires ou d'enseignement supérieur.



Ange Leccia, *Arrangement*, 1991  
Collection du macLYON  
Vue de l'installation à l'UCLY, 2019  
© Adagp, Paris, 2022  
Photo Blaise Adilon

## Mary Sibande, *La Ventriloque rouge*

du 11 février au 10 juillet 2022

Pour son exposition au macLYON, l'artiste sud-africaine Mary Sibande (née en 1982 à Barberton) porte le format de la sculpture et de l'installation à une échelle inédite dans son travail. S'appuyant sur différents personnages et codes de couleurs, elle développe depuis plusieurs années un art de la sculpture et de l'installation qui témoigne de la vie des femmes de sa famille et, à travers elles, des conditions de vie des femmes noires sud-africaines et de leur place dans l'histoire complexe d'un pays marqué par la ségrégation raciale. Selon Mary Sibande, les conditions politiques réunies à la fin de l'apartheid ont peut-être donné des droits civiques à la majorité noire, mais les décisions politiques qui ont suivi ont empêché une véritable refonte sociale et économique du pays ; la minorité blanche conservant son emprise sur l'économie, laissant la plupart de la population noire dans une situation de précarité. Ce phénomène ne s'est pas résorbé au fil des ans, et la frustration et le sentiment d'injustice ont favorisé une violence qu'elle associe à ces inégalités structurelles. Cette violence, ancrée dans la vie de ces populations fragilisées, inspire à l'artiste une réflexion sur la canalisation de la colère, sujet d'une vaste installation sculpturale et sonore qui se déploie sur un étage entier au macLYON.



Mary Sibande, *The Locus*, 2019  
Série *I Came Apart at the Seams*  
Impression jet d'encre sur papier Hahnemühle Photo Rag, support Daisec  
Courtesy de l'artiste et SMAC Gallery, Le Cap/Johannesburg

## Crossover : David Posth-Kohler × Bruce Nauman

du 11 février au 10 juillet 2022

En 2019, dans le cadre de la 15<sup>e</sup> Biennale de Lyon, le CIC – Lyonnaise de Banque demandait au sculpteur David Posth-Kohler de concevoir une œuvre monumentale pour son atrium. À l'issue de la Biennale, l'artiste faisait don de cette œuvre, intitulée *Sténos*, au macLYON. Avec son installation, David Posth-Kohler donne vie à des géants assemblés, qui ont la capacité de se construire et de se déconstruire en une multitude d'alter ego. Si l'artiste s'intéresse, depuis lors, à la question du corps, son travail récent s'oriente plus particulièrement vers la mise en scène. David Posth-Kohler crée et modélise des personnages, sorte d'automates à la fois gesticulés et désarticulés, et explore la théâtralité du corps. Il joue des extrêmes, contorsionne, travaille les échelles et aime « dé-normaliser ».

Après Jimmy Richer et Hélène Hulak, il sera le troisième artiste invité à investir le hall du musée dans le cadre du programme *Crossover*, format d'exposition qui fait dialoguer un-e artiste de la collection avec un-e artiste émergent-e. Pour l'occasion, les œuvres de David Posth-Kohler feront écho aux vidéos de Bruce Nauman, artiste américain qui, dans les années 1960, s'interroge sur le corps et les gestes quotidiens, se mettant lui-même en scène au cours de performances filmées.



David Posth-Kohler, *Sténos*, 2019  
Vue de l'exposition associée à la Biennale de Lyon 2019, au CIC  
Collection macLYON  
Photo Blandine Soulage

Créé en 1984 dans une aile du Palais Saint-Pierre, le Musée d'art contemporain de Lyon s'installe en 1995 sur le site de la Cité internationale, vaste ensemble architectural qui se déploie sur plus d'un kilomètre en bordure du Parc de la Tête d'Or, dans le 6<sup>e</sup> arrondissement de Lyon et rassemble des hôtels, restaurants, bureaux, logements mais aussi un casino, un cinéma.... Confié à l'architecte Renzo Piano, qui conçoit la totalité du site, le musée conserve côté parc la façade de l'atrium du Palais de la Foire, réalisé par Charles Meysson dans les années vingt.

L'édifice de 6000m<sup>2</sup> présente, sur plusieurs niveaux, des espaces d'expositions modulables en fonction des projets artistiques et parfaitement adaptés aux nouvelles formes d'expressions contemporaines. Le macLYON privilégie l'actualité artistique nationale et internationale, sous toutes ses formes, avec des expositions mais aussi un large programme d'événements transdisciplinaires.

Sa collection compte plus de 1400 œuvres. Elle est montrée partiellement et par roulement au macLYON mais aussi dans de nombreuses structures partenaires. Les œuvres qui la composent sont régulièrement prêtées dans des expositions en France et à l'international. Elle est constituée en grande partie d'œuvres monumentales ou d'ensembles d'œuvres, des années quarante à nos jours, créées par des artistes de tous les continents, pour la plupart à l'occasion d'expositions au musée ou encore lors des Biennales d'art contemporain de Lyon dont le musée assure la direction artistique.

Réunies dans un pôle art avec le Musée des Beaux-Arts de Lyon en 2018, les deux collections forment un ensemble exceptionnel en France et en Europe.



Vue du Musée d'art contemporain de Lyon. Photo : Blaise Adilon

Musée d'art contemporain  
Cité internationale  
81 quai Charles De Gaulle  
69006 Lyon - France

T +33 (0)4 72 69 17 17  
F +33 (0)4 72 69 17 00  
info@mac-lyon.com  
www.mac-lyon.com

#maclyon

#Unehistoiredefamille

 facebook.com/mac.lyon

 @macLyon

 maclyon\_officiel

## HORAIRES D'OUVERTURE

Du mercredi au dimanche [11h-18h]

## TARIFS DE L'EXPOSITION

- Plein tarif : 8€
- Tarif réduit : 4€
- Gratuit pour les moins de 18 ans

## ACCÈS

- En vélo

De nombreuses stations Vélo'v à proximité du musée

Piste cyclable des berges du Rhône menant au musée

- En bus

Arrêt Musée d'art contemporain

Bus C1, Gare Part-Dieu/Cuire

Bus C4, Jean Macé/Cité internationale

Bus C5, Cordeliers/Rillieux-Vancia

- Covoiturage

[www.covoiturage-pour-sortir.fr](http://www.covoiturage-pour-sortir.fr)

- En voiture

Par le quai Charles de Gaulle, tarif préférentiel aux parkings P0 et P2 de la Cité internationale, accès côté Rhône